

Albert Robida et le monde politique

Daniel FONDANÈCHE

Université Denis Diderot Paris 7, France

Albert Robida (1848-1926) est un polygraphe et surtout un illustrateur de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Il a illustré ses romans en apportant parfois, dans ses pages ou dans ses vignettes des informations complémentaires au texte, il a agrémenté de très nombreux ouvrages classiques ou d'auteurs contemporains et il a également été affichiste, laissant plus de 60.000 dessins.

L'essentiel de son œuvre est consacrée à l'histoire, celle de Paris et à la vie en province. Il est vrai que ce sont là deux traits des lettres françaises de cette époque : l'approche scientifique de l'Histoire sous l'influence de Michelet et le courant rustique né avec George Sand. Mais il y a une part de la production de Robida qui le rend plus singulier : il a produit quelques romans de littérature d'imagination scientifique (la pré science-fiction) d'une puissance imaginative inégalée, très supérieure à l'œuvre de Verne et dont l'analyse montre que Robida connaissait très bien les sciences et techniques de son temps. Et pourtant, paradoxalement, dans une interview qu'il a donnée en 1919, Robida se décrit comme un voyageur et un contemplatif :

J'abhorre (...) la vie trépidante qu'on subit aujourd'hui : j'en ai toujours eu la hantise. [...] Cette vitesse perpétuelle et artificielle m'accable, m'étourdit, me brouille le cerveau. Je suis un lent et un calme. Je n'ai guère voyagé dans ma vie qu'à pied. Peu de temps encore avant la guerre, vous auriez pu me rencontrer avec mon baluchon sur les routes ; j'ai parcouru ainsi une partie de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Italie et presque toute la France, et ce furent là les meilleurs moments de ma vie .¹

Au delà d'une perception aigüe des possibilités techniques du futur, Robida s'interroge sur la société de son temps : le monde du travail, le rôle et la place de la femme, les institutions et parmi elles, le monde politique.

L'essentiel de la carrière littéraire de Robida se déroule sous la III^e

¹ Albert Robida et Furetière in *Les Annales politiques et littéraires*, 26/10/1919, p. 400 (n° 1896).

République, une « République des notables » qui avait fort mal débuté le 4 septembre 1870. Après le désastre de Sedan qui mit fin au second Empire, avec l'occupation d'une partie de la France et de Paris par les troupes allemandes, la République est proclamée dans un climat insurrectionnel avec à sa tête le Général Trochu que Victor Hugo enterre d'un bon mot : « Trochu, participe passé du verbe Trop Choir ». Il est vrai que l'esprit de l'ancien régime est encore bien présent comme le montreront les élections de 1871 qui amènent à la Chambre des députés une majorité composée de légitimistes, d'orléanistes et de bonapartistes soit 416 députés monarchistes, contre 222 députés républicains et libéraux. Ce sont eux qui vont négocier avec l'Allemagne. Les troupes ennemies ne se sont pas plutôt retirées que Paris se soulève pendant deux mois contre ce gouvernement de la défaite avec, d'un côté comme de l'autre, de nombreuses exactions. De cette période Robida laissera un carnet de croquis pris sur le vif.

Thiers, qui avait fait tirer sur les Parisiens pendant la Commune, prend la tête d'un gouvernement monarchiste et la tête de l'État en devenant président d'une République conservatrice, plus à « droite » que les partis de « droite ». Cet inflexionnement se confirme après la démission de Thiers en 1873 : il est remplacé par le Maréchal Patrice de Mac Mahon qui va instaurer l'ordre moral, l'alliance du sabre et du goupillon, jusqu'aux élections de 1877 qui portent une majorité de gauche à la tête du pays. La mort dans l'âme (pieuse et conservatrice), Mac Mahon doit laisser les républicains gouverner au point qu'ils emportent aussi la majorité au Sénat.

En 1879, successeur de Mac Mahon, Jules Grévy, va instaurer une République démocratique, laïque et parlementaire. Le gouvernement de Jules Ferry (1879-1885) va apporter au pays un certain nombre de nouveautés, mais surtout un inflexionnement libéral qui se traduit par la naissance d'une nouvelle société grâce à de nouveaux droits et de nouvelles libertés : droit à l'éducation pour tous (1881-1884), droit à l'information avec la loi sur la liberté de la presse (1881), droit au divorce (1884), liberté syndicale (1884). Dans le même temps, Jules Ferry entraîne la France dans l'aventure coloniale en Afrique et en Asie du Sud Est.

De 1886 à 1889, la France va connaître un bref intermède trouble sur fond de « boulangisme ». Le « brave général Boulanger », est un traîneur de sabre, parlementaire populiste et revanchard, mais fort heureusement indécis car ses proches le poussaient au coup d'État. En 1887, la presse met à jour un scandale : un trafic de décorations organisé par le gendre de Jules Grévy, cette affaire attisée par la « gauche » (Ferry et Clémenceau) et par la

« droite » (boulangistes) pousse le Président Grévy à la démission. Sadi Carnot, un républicain modéré lui succède. Mis à la retraite en 1888, Boulanger cristallise toutes les rancœurs des radicaux, des nationalistes, des monarchistes. Menacé de passer en haute cour pour atteinte à la sûreté de l'État, Boulanger se sauve en Belgique et se suicide sur la tombe de sa maîtresse. On pourrait penser que le calme va revenir avec la disparition du « général Revanche ». Éclate alors, en février 1889, le scandale de Panama, une sombre histoire de spéculation financière, de plus values véreuses, de montages pyramidaux, provoquant la ruine de 89.000 épargnants et le début d'une vague d'antisémitisme qui trouvera un aboutissement dans l'Affaire Dreyfus en 1894. Cette période est également troublée par une vague d'attentats anarchistes (1892-1894) qui va se conclure par l'assassinat du Président Sadi Carnot par l'anarchiste italien Caserio en 1894.

Ces différents évènements vont ramener la gauche au pouvoir lors des élections de 1898. Elle va en profiter pour asseoir un peu plus l'autorité de la République face à l'Église et à l'Armée par un certain nombre de mesures dont l'affirmation de la laïcité de l'État avec la loi qui consacre la séparation de l'Église et de l'État (1905). Nous sommes dans une période radicale-socialiste où les notables (souvent francs-maçons) se libèrent des influences du passé pour construire un État qui se veut moderne et progressiste.

Bien qu'il ne se soit pas mêlé de politique, Robida va observer ces mouvements de l'histoire et il va les traduire dans ses textes, avec un regard critique, mais de telle manière qu'il est bien difficile de lui faire rejoindre un « camp » sauf celui des septiques face aux mœurs politiques du temps² !...

La première approche « politique » de Robida va se faire par l'intermédiaire d'une pochade, d'une parodie de Jules Verne en quatre volumes : *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne*. Dans le premier tome, *Son excellence le gouverneur du Pôle Nord* (1879), Robida reprend le mythe de Moïse³ avec un berceau, venu d'un naufrage, ballotté par les flots et qui arrive dans les îles Pomotou (découvertes par Bougainville, faut-il voir ici, de façon quelque peu enthousiaste, un hommage à Diderot ?). Là, le jeune Saturnin qui est alors âgé de 4 mois et 7 jours, sera, comme le futur Tarzan, élevé par des singes. Le singe « savant »

² Aujourd'hui Robida serait certainement dans le camp des « abstentionnistes », celui qui, en France, a le plus d'adhérents...

³ On rappellera que l'histoire de Moïse n'est jamais que celle de Sargon 1^{er} quelques dizaines de siècles plus tôt, en Asie Mineure.

apparaît également chez Le Faure et Graffigny ou chez Verne dans *L'île mystérieuse* ou Jup devient un serviteur modèle : « On sait que Buffon posséda un de ces singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle et zélé. »⁴ Saturnin est donc élevé selon les préceptes de Rousseau : dans l'innocence, au milieu de la nature. Mais contrairement à ses illustres successeurs, Tarzan ou Le Fantôme, Saturnin se rend rapidement compte qu'il n'est pas doué pour sauter d'arbre en arbre, même avec l'aide de lianes :

Les frères de Farandoul lui faisaient toutes les niches possibles et sautaient dans les arbres pour l'inviter à y monter, mais lui restait au pied, tout chagrin et tout étonné de ne pouvoir les imiter. ⁵

Alors qu'il vient d'avoir onze ans, Saturnin, accompagné de cinq de ses « frères », va partir à la découverte du monde. Recueilli par un cargo, en peu de temps Saturnin va apprendre les langues de tous les membres de l'équipage : le français, l'anglais, l'espagnol, le malais, le chinois et le bas-Breton [sic]. « O bienfaits de l'éducation ! la civilisation avait fait du singe manqué d'autrefois, un homme supérieur ! »⁶ Grâce à Darwin, on est passé de l'*homo erectus* à l'*homo sapiens*.

Après quelques péripéties Saturnin Farandoul, à la tête d'une armée de singes, se lance à l'assaut de l'Australie : « De vastes projets bouillonnent dans sa tête, il rêve de fonder à Melbourne un empire océanien ; il veut amener la race simiesque, qu'il appelle une race d'hommes imparfaits, à la civilisation et la rapprocher de la race humaine. »⁷ Le projet de Saturnin n'est jamais que le reflet de la politique colonialiste de la France, que les hommes politiques habillaient d'un idéal humanitaire : apporter la « civilisation » à ces peuples attardés.

Une fois l'Australie conquise, Saturnin la débaptise et se l'approprie : « Le pays prend le nom de FARANDOULIE (EMPIRE OCEANIEN). / Sa Majesté SATURNIN I^{er}, son Auguste fondateur, prend le titre de Roi des Singes. / Hommes et singes sont égaux devant la loi. / Le régime parlementaire est aboli... »⁸ Nous avons sans doute là une allusion au coup d'État du 2

⁴ Jules Verne, *L'île mystérieuse*, Paris, Hetzel, 1875, p. 209.

⁵ Albert Robida, *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne : Son excellence le gouverneur du Pôle Nord*, Paris, Librairie Illustrée/Librairie Dreyfus, 1879, p. 8.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁸ *Ibid.*, p. 100.

décembre 1852 de Napoléon III, impression renforcée par l'attitude paternaliste de : « Sa Majesté Saturnin Ier, dont le cœur déborde de sentiments d'affection pour tous les sujets de son vaste empire... »⁹ qui rappelle celle de Badinguet au début de son règne lorsqu'il se souvenait avoir été carbonari et avoir écrit cette utopie présocialiste : *L'Extinction du paupérisme* (1844). Autre rappel de l'Empire, une des premières mesures est d'installer l'armée comme instrument de contrôle des populations. De plus, dès que les critiques de la presse se font un peu trop insistantes, le pouvoir décrète que « Tous les journaux sont supprimés. Monsieur Dick Broken, est chargé de la création d'une gazette officielle... »¹⁰. Après une brève période libérale, dès l'attentat d'Orsini (1858), l'armée surveille le territoire avec le remplacement au Ministère de l'intérieur d'Adolphe Billault par le Général Espinasse. La presse, en dépit de sa progression, est encadrée de 1852 à 1860 par une diffusion par abonnement, par un droit de timbre en forte augmentation, par une surveillance accrue du colportage et par le cautionnement. En fait, il n'y a qu'un journal d'opposition, *Le Siècle* ; les dix autres titres, même le libéral *Journal des débats*, sont proches ou favorables au régime quand ils n'en sont pas l'émanation comme *Le Presse* ou *Le Moniteur universel* ou quand ils n'évitent pas d'aborder tout sujet politique compromettant.

Quelques années plus tard et, reprenant une idée qu'Émile Souvestre avait développée en 1846 dans *Le Monde tel qu'il sera* avec un Président représenté par un fauteuil vide :

... le président de la république ou *L'impeccable*, ainsi nommé parce qu'il ne peut mal faire, et il ne peut mal faire parce qu'il ne fait rien. L'impeccable n'est en effet, ni un homme, ni une femme, ni un enfant mais ce que nous appelons une fiction gouvernementale : il se compose d'un fauteuil vide sous un baldaquin ! [...] Quand le chef de l'État vieillit, on appelle un tapissier pour le remettre à neuf, une douzaine de clous suffisent pour restaurer les choses. De plus, point de cour, point de liste civile. Toute la maison présidentielle [sic] se réduit à une brosse et un plumeau. (...) Enfin, comme il ne peut rien exécuter, nous lui avons abandonné avec confiance le pouvoir exécutif. ¹¹

Robida propose la mise en place d'un Président mécanique, un robot

⁹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁰ *Ibid.*, p. 125.

¹¹ Émile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera*, Paris, Coquebert, 1846, pp. 298-299.

présidentiel préfigurant un récit d'Asimov : *L'Homme bicentenaire* (1976).

Jamais il n'intriguera, lui ; jamais ce premier magistrat ne deviendra un danger pour le pays !... Il est en bois, sévère, rigide, immuable ! Il règnera mais ne gouvernera pas ; le pouvoir restera aux mains des représentants de la nation ! (...) L'inventeur, un mécanicien de génie, je le répète, a construit son automate en deux mois ! (...) le mécanisme est horriblement compliqué, il y a trois serrures et trois clefs... Le président du conseil des ministres a une clef, le président de la Chambre en a une autre et le président du Sénat ou Chambre des vétérans possède la troisième. Il faut au moins deux clefs pour faire marcher le mécanisme.¹²

Ce Président mécanique n'a pas la perfection de l'Adaley de Villiers, mais ce système empêchera les conflits, évitera les coalitions douteuses ou les pratiques de corruption comme celles qui ont émaillé le second Empire avec des « affaires » comme celle des « comptes fantastiques d'Hausmann »¹³, préfet de la Seine et principal urbaniste du second Empire et dont les banquiers Émile et Isaac Pereire profitèrent largement, ou l'intervention française au Mexique, pilotée par le Comte de Morny, demi-frère de Napoléon III, qui avait des intérêts à protéger là-bas.

Robida, qui ne porte pas le monde politique dans son cœur, comme on le sait, anticipe sur l'Affaire des médailles (1887) qui aboutira à la démission du Pdt. Jules Grévy et sur le scandale de Panama (1892) où le monde des affaires et le monde politique étaient liés, entraînant la démission du Ministre de l'Intérieur, Émile Loubet, la mise en cause du Ministre des finances Maurice Rouvier et la condamnation de l'ancien Ministre des travaux publics Charles Baihaut.

Tout ceci prélude à l'Affaire Dreyfus (1894-1906) où se mêlent militarisme et esprit revanchard, politique (raison d'État) et religion, provoquant une accentuation durable de l'antisémitisme en France. Cette méfiance vis-à-vis du pouvoir ira en s'accroissant en cette période « fin de siècle », d'une part avec les divers assassinats d'hommes d'État qui ont lieu en France (Sadi Carnot en 1894) comme à l'étranger (Pie VIII en 1830, Abraham Lincoln en

¹² Albert Robida, *Le Vingtième siècle*, Paris, Georges Decaux, 1883, p. 301.

¹³ Titre de l'article de Jules Ferry publié dans *Le Temps* (1868) puis à Paris chez Armand Le Chevalier : http://books.google.fr/books?id=Im17AAAACAAJ&printsec=frontcover&dq=%22comptes+fantastiques%22+d%27Hausmann&source=bl&ots=EJjOU3HEVM&sig=v1gpAlaT_vUrBpXOyat0qU6anc&hl=fr&ei=aTubTJPEIoW6jAe_z4TICQ&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4&ved=0CCEQ6AEwAw#v=onepage&q&f=false

1865, James Garfield et Alexandre II en 1881), sous l'influence du mouvement anarchiste, et d'autre part le clivage qui s'opère entre une France conservatrice et pieuse et une France radical-socialiste et volontiers anticléricale.

Nous allons retrouver une trace de cette compromission entre le monde des affaires et la classe politique dans le dernier roman conjectural de Robida : *La Vie électrique* (1890). L'un des personnages principaux de cette œuvre est une sorte d'Edison¹⁴ à la française : Philox Lorris. Il opère dans presque toutes les branches de la production de masse et même dans la « culture pour tous » qu'il a industrialisée, passant pour un mécène, un bienfaiteur de l'humanité ; l'essentiel de son activité se situe dans l'armement et dans l'industrie chimique. Un soir, Philox Lorris organise chez lui une grande réception mondaine où il invite le Député Arsène des Marettes, Chef du parti masculin et grand pourfendeur de Ministères.

Parmi toutes ces notabilités de la politique, de la finance et de la science que M. Philox Lorris comptait intéresser à ses idées, il était un homme tout puissant par son influence et sa situation, qu'il était important surtout de convertir. C'était le député Arsène des Marettes, tombeur et soutien des ministères, le grand leader de la Chambre, le grand chef du parti masculin opposé au parti féminin, l'homme d'État qui, depuis l'admission de la femme aux droits politiques, s'efforce d'élever une barrière aux prétentions féminines...¹⁵

De nouveau, nous retrouvons une référence implicite à Émile Souvestre qui avait présenté dans son univers futuriste, *Le Monde tel qu'il sera*, un programme féministe très élaboré, mais quelque peu extrême, une forme de Constitution, les « Droits de la femme libre », qui se développent en six points :

Article 1^{er}. Dieu sera désormais du genre féminin, vu sa toute puissance et sa perfection.

Art. 2. Les droits de la femme consistent à n'en point reconnaître aux hommes.

Art. 3. Toutes les femmes seront égales pour commander, et tous les hommes égaux pour leur obéir.

Art. 4. Toutes les places seront occupées par le sexe le plus intéressant et

¹⁴ Rappelons qu'Edison a été le héros du roman de Villiers de l'Île Adam, *L'Ève future* (1886).

¹⁵ Albert Robida, *La Vie électrique*, Paris, À la librairie illustrée, 1890, p. 180.

le plus faible (...)

Art. 5. Tous les hommes se marieront et toutes les femmes resteront filles, c'est-à-dire que les premiers seront enchaînés et n'auront que des devoirs, tandis que les secondes seront libres et n'auront que des droits.

Art. 6. Les femmes auront seules les clefs des caisses publiques et privées; on laisse aux hommes le soin de les remplir !¹⁶

Robida a déjà abordé le thème du féminisme dans ses autres romans, mais sans aller aussi loin que Souvestre qui traite du sujet de façon burlesque. Au contraire, chez Robida les femmes ont conquis une réelle égalité avec les hommes : elles peuvent exercer tous les métiers, elles ont leurs représentantes à la Chambre, elles siègent à l'Académie française, elles ont leurs banques et même leur Bourse. C'est au nom de cette égalité que Robida invente l'antiféministe, le Député des Marettes, auteur de l'immortel essai : *Histoire des désagrément causés à l'homme par la femme depuis l'âge de pierre jusqu'à nos jours : Étude sur l'éternel féminin à travers les siècles*. Philox Lorrin a besoin de des Marettes pour ses affaires :

De la sympathie ou du moins de la neutralité de M. Arsène des Marettes dépend le succès de deux grosses affaires de la maison Philox Lorrin : l'adoption du monopole du grand médicament national d'abord, et ensuite la contre-partie [sic], la guerre miasmatique mise à l'étude, la transformation complète de notre système militaire, de l'armée et du matériel, et l'organisation en grand corps médicaux offensifs.¹⁷

Le grand médicament national est une panacée inventée par Philox Lorrin, il guérit toutes les maladies, permet même de rajeunir et c'est parce qu'il immunise contre tous les miasmes que Philox Lorrin prétend développer la guerre bactériologique, dont il a déjà parlé dans *La Guerre au XX^e siècle* (1887). Tous les français étant vaccinés avec le *grand médicament national*, ils n'auront rien à redouter des microbes et virus que l'armée répandra sur ses adversaires. À l'époque où les Maîtres de forges, que Verne avait stigmatisés dans *Les 500 millions de la Bégum* avec le personnage du Professeur Schultze, comme Krupp, de Wendel, Schneider, de Presmes, Hennebont, Holzer,... sont en train de construire leur empire, Robida montre l'entente et les compromissions entre le monde politique et le complexe militaro-industriel.

¹⁶ É. Souvestre, *op. cit.*, pp. 288-289.

¹⁷ A. Robida, *La Vie électrique*, *op. cit.*, p. 181.

Ce ne sont là que quelques exemples de cette perception critique du monde contemporain que l'on trouve chez Robida. Certes, sur quelques points, il hérite de Souvestre qui, grâce à ses sympathies saint-simoniennes, avait donné à son roman un tour dystopique ; ce n'est pas le cas chez Robida. Il essaie tout en même temps d'anticiper sur le présent et d'avoir une approche critique de son époque, ce que n'ont pas vraiment fait ses contemporains comme Verne, Wells ou Rosny Aîné (pour ne citer que les plus célèbres), même si l'on trouve chez Wells de légères préoccupations sociales.

Robida fait partie de ces auteurs qui ont été pratiquement oubliés de l'histoire de la littérature. Ceci tient au fait qu'il n'a pas été l'homme d'un genre, qu'il a eu une grande quantité d'éditeurs, à son écriture parfois relâchée et à ses montages dramatiques qui tiennent pour l'essentiel de la pochade même si, au delà des apparences, le propos est sérieux. Contrairement à Verne, qui écrivait pour fabriquer le roman que l'on donnera en récompense en fin d'année à l'élève qui a bien travaillé, Robida écrivait pour distraire ses lecteurs, sans la moindre prétention. C'est à ce manque d'ambition qu'il doit son oubli, alors que son imaginaire, son utilisation des sciences et techniques de son temps sont très largement supérieurs à ceux de Verne¹⁸. Ici, dans ses romans d'imagination scientifique, comme les naturalistes, Robida fait se rejoindre le littéraire et le social et comme chez les écrivains réalistes et surtout prolétariens, le social et le politique.

¹⁸ Voir mon ouvrage : *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam, Rodopi, 2011.